

## Dix défis antiracistes de l’AfricaMuseum pour aborder la justice historique et raciale.

Mireille-Tsheusi ROBERT  
Présidente de Bamko-Cran asbl



Lors de la visite guidée féministe et décoloniale exceptionnelle<sup>1</sup> du 20 mai 2023 organisé au musée de Tervuren par Bamko asbl avec le soutien de l’AfricaMuseum, j’ai pointés quelques défis auxquelles le musée sera tôt ou tard confronté. J’estime que le changement de direction ainsi que l’anniversaire des 125/5 ans constituent un momentum important pour entreprendre quelques réformes de fond. Pour chaque item dont la plupart découlent des groupes de travail de Bamko<sup>2</sup>, j’explique d’abord la nature du défi à relever et je conclus brièvement sur comment l’ignorance de ce défi ou le refus de son traitement maintient les personnes blanches dans une position raciale haute ou dans un schéma de justification colonial anachronique. Chez Bamko, nous pensons que le contexte de manque d’éducation formelle sur la colonisation dans les écoles Belges, de quasi-recel et blanchiment de biens Africains volés<sup>3</sup> et de prédation néocoloniale devrait contraindre l’AfricaMuseum à une certaine éthique. Autrement dit, le contexte oblige à rompre avec le racisme qui se manifeste sous plusieurs formes que je reprends ici en anglais : whitesavirism, whitewashing, white privilege, white innocence, white tears, white supremacy, white fragility, white splaining ou encore white tokenizer. Ce document n’a pas pour but de mettre l’AfricaMuseum sur le banc des accusés ni d’ailleurs à donner des réponses toutes faites, mais à proposer des pistes, des analyses et à soulever des questionnements auxquels nous pourrions répondre collectivement pour contribuer à façonner une société belge prête à aborder la justice historique et raciale. Le collectif, parlons-en justement. Les membres de Bamko ont proposé aux participant.es de la visite guidée de se positionner et de mentionner le dixième défi du musée. Malgré une forte participation à la balade, seuls 5 personnes ont donné leur point de vue, nous profitons de cet écrit pour les remercier.

<sup>1</sup> Ces visites guidées sont facilitées par l’AfricaMuseum dans le cadre d’une convention.

<sup>2</sup> Bamko fait un travail d’Education Permanente et est reconnue par la Fédération Wallonie Bruxelles pour sa contribution à l’émulation collective, la participation des personnes discriminées au débat public dans la perspective de la conquête et de l’exercice des droits. Les groupes de travail sont des espaces de rencontres thématiques ouverts aux membres et aux non membres, pour y participer, vous pouvez nous contacter (bamko.asbl@gmail.com).

<sup>3</sup> Propositions de l’avocat Christophe Marchand.

## I. Le défi des sens vs whitesaviorism

**EN BREF** : le musée de Tervuren peut travailler à une scénographie muséale moins immersive mais plus méta-cognitive, afin de favoriser la réflexion sur l'histoire et les méthodes coloniales Belges. Privilégier la réflexion plutôt que l'émotion participe à éviter de renforcer les stéréotypes et les préjugés préalablement et – bien souvent- inconsciemment appris par les visiteurs socialisés dans une société structurellement raciste. La rencontre entre cet inconscient et une immersion muséale caricaturale produit le syndrome du sauveur-blancs (white saviorism<sup>4</sup>) qui a contribué à l'envahissement capitaliste du Congo.

« Assumez le fardeau de l'homme blanc... » Joseph Kipling<sup>5</sup>

Le premier défi concerne celui des sens. Faisons une observation sur une pièce particulière : la grande pirogue. Incontournable puisque située à l'entrée du musée, on peut la voir, la toucher, la sentir et même l'entendre en tapotant dessus. Etant socialisés dans des sociétés structurellement racistes, les stéréotypes que nous avons préalablement ingérés à notre insu se trouvent confortés à la vue de cette grande pirogue. La rencontre entre nos stéréotypes sur les Noirs et cet objet archaïque (d'un point de vue occidental) peut nous amener à l'interpréter comme une sorte de « preuve » de l'arriération des Congolais en matière de technologie de moyen de locomotion. La pirogue n'est pas protégée par des vitres, **le musée a donc fait le choix d'une scénographie immersive qui invite à ressentir plutôt qu'à réfléchir**. Elle renvoie à un premier jugement civilisationnel raciste : l'Afrique serait le domaine des sens, de la sensualité, de la chair et des muscles aptes à l'esclavage colonial plutôt qu'à celui de l'intelligence. C'est peut-être la raison pour laquelle, il nous paraît anodin d'être introduit au musée par les sensations que procurent le touché du bois exotique de la pirogue. Finalement, cette entrée en matière qui nous paraît si belle, logique est naturelle ne l'est en fait pas du tout car elle renforce les idées sur la primitivité des Congolais. Certes, d'autres musées utilisent ce type de scénographie mais compte tenu de la responsabilité historique de ce musée en matière de propagande raciste, on peut se demander : **comment l'AfricaMuseum peut-il contredire les pensées racistes sur l'Afrique si l'introduction au musée se fait par la sensualité et pas par l'intellectualisation** ou mieux, par le méta-cognitif ? C'est ce que nous appelons le « défi des sens », qui s'il n'est pas relevé maintiendra les visiteurs dans une forme de racisme éculé. Vu que tout le monde s'attendait à cette conclusion, essayons d'aller plus loin. En partant de l'idée que les Africains n'auraient que leurs corps et leurs sensualités à donner, il manque donc les cerveaux... Alors, dans une seconde lecture, disons que si le « défi de sens » n'est pas relevé, le musée risque de maintenir les visiteurs dans des positions de *sauveurs blancs* dont la présence est nécessaire pour compléter des Noirs carencés. Sous ce prisme, c'est l'intelligence (politique, technologique, etc) des blancs qui viendrait compléter l'insuffisance des Noirs (qui ne parviendraient apparemment pas à préserver leurs biens culturels ou éviter les « conflits ethniques »). Autrement dit, il s'agirait de les sauver d'eux-mêmes. Alors oui, cette pirogue est fantastique mais sa scénographie renforce au moins ces deux niveaux de racisme inconscients.

---

<sup>4</sup> Une critique récurrente consiste à dire qu'il y a une américanisation des analyses raciales en Belgique car trop de références sont faites à des concepts anglophones, créés pour illustrer des réalités post-esclavagistes américaines. Pourtant, les personnes qui critiquent n'hésitent pas à **capitaliser sur l'antiracisme des autres**. J'entends régulièrement des phrases telles que : « On a quand même élu un Noir comme président des Etats unis, c'est la preuve d'une évolution positive de la société ! » ou « le mouvement Black lives matter m'a ouvert les yeux sur les injustices raciales ». Comme s'il n'y avait pas de Georges Flyod Belges, c'est-à-dire des Noirs étouffés par les forces de l'ordre. Sémira Adamu ou Lamine Bangoura n'étaient-ils pas assez « bien » pour notre indignation collective ? Fallait-il attendre un show à l'américaine pour estimer que l'antiracisme c'est « sexy » finalement ? <https://obspol.be/les-victimes/> Donc, quand cela nous permet de paraître comme des personnes avant-gardistes ou empathiques, les Etats Unis nous intéressent mais dès lors que leurs analyses dévoilent (aussi) notre racisme Belge, cela devient une américanisation de la société ou une anglicisation à outrance de la langue française.

<sup>5</sup> A la lecture du poème de Kipling, on comprend que c'est à la fois le colonisé, qui apprendrait bien trop lentement la civilisation occidentale, ainsi que le devoir d'administrer les terres conquises au profit des blancs, qui ensemble constituent « le fardeau de l'homme blanc ».

## II. Le défi du rôle vs « whitewashing »

**EN BREF** : le musée de Tervuren peut travailler à ne pas se substituer aux organisations Afrodescendantes qui s'inscrivent dans des processus émancipatoires et qui souffrent de discrimination aux subsides structurels. En conséquence, ces organisations peinent à se constituer des centres culturels Africains avec des locaux et des emplois. De même, le musée peut refuser le rôle qui lui est parfois alloué en tant qu'« agence d'expertise sur la diaspora », jugeant de qui est radical et de qui est suffisamment complaisant pour participer aux commissions politiques sur l'histoire coloniale.

*« Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse ne peuvent que chanter la gloire du chasseur » (Proverbe Africain).*

Dans un contexte de discrimination aux subsides que subissent les organisations d'afro-Belges, l'Africamuseum peut éviter d'être une sorte de **centre culturel Africain** en devenant le seul lieu de référence au sujet de l'Afrique contemporaine et de sa scène artistique ou encore l'un des lieux le plus valorisé et financé qui permette le ralliement des amateurs de l'Afrique. Par contre, l'institution muséale pourrait tout à fait encourager et soutenir des espaces pérennes créés et gérés par des Afrodescendants. Deuxièmement, le musée a intérêt à refuser le rôle de **centre d'éducation anti-raciste**. Souvenons-nous qu'en 2018, après que des jeunes aient chanté de vieux chants coloniaux comme « Couper les mains, le Congo est à nous » lors du festival « Pukklepop », la Secrétaire d'Etat à l'Egalité des chances de l'époque a notamment décidé de les envoyer au musée de Tervuren en guise d'action rééducative. Or, le musée vient à peine de commencer sa propre introspection sur les questions raciales. Enfin, vu son statut d'institution scientifique, certains officiels politiques considèrent l'Africamuseum comme étant l'**Agence d'expertise sur l'Afrique** et les Afrodescendants. Or, la majorité des chercheurs sont blancs. Si l'on comprend et l'on reconnaît la pertinence de leur travail scientifique sur l'histoire coloniale, il faut tout de même souligner que la situation de production de savoir sur les Africains et sur l'Afrique par les descendants des vainqueurs de la guerre coloniale peut être embarrassante. On se souvient que ce sont notamment les sciences occidentales qui ont créé le racisme. Ces mêmes disciplines scientifiques (sociologie, anthropologie, etc) ont elles déjà prit le temps de décoloniser leurs pratiques ? Quand ? Comment ? Avec quels acteurs et quels sont les résultats et évaluations de cette éventuelle décolonisation des sciences occidentales ? Si la couleur de peau dite blanche d'un chercheur ne doit pas déterminer sa pertinence et son éthique, la couleur de peau des chercheurs Afrodescendants de Belgique ne devraient pas non plus les tenir à l'écart de postes stables à l'AfricaMuseum. Pourtant l'organigramme scientifique du musée me paraît très peu diversifié.

Abordons un autre aspect, encore plus politique et contemporain. Il est déjà arrivé que le musée agisse comme une **agence intérim** en filtrant ou désignant quels Afrodescendants peuvent participer aux commissions étatiques de réflexion sur les thématiques décoloniales en Belgique. Ou encore, que le musée soit à la fois **juge et partie** dans le dossier sur la restitution des biens culturels Africains détenus dans son propre musée. Autrement dit, cette institution qui détient des objets volés pendant la colonisation, participe à influencer sur les décisions concernant la pertinence et les faisabilités de leur restitution. Cela n'enlève rien à la qualité de certains acteurs du musée qui ont participé à ces travaux, nous abordons ici des aspects macrosociologiques et non personnels. Bref, de façon générale le défi de rôle consiste à s'abstenir de reproduire des pratiques de whitewashing ou de blackface symbolique. C'est-à-dire, ne pas se substituer en Africains ou en Afrodescendants et priver ces derniers de ce qu'ils pourraient faire eux même dans le cadre d'un processus d'émancipation.

### III. Le défi du nom vs white privilege

**EN BREF** : le musée de Tervuren peut travailler à amoindrir son « privilège blanc » puisqu'il donne en corolaire un « préjudice Noir ». Il s'agit par exemple d'introduire des Africains et des Afrodescendants politiquement éveillés et expérimentés, dans des rôles de pouvoir et de décision (droit de vote) afin que le nom « Africamuseum » corresponde davantage à ce qu'est l'institution. Sinon, pourquoi pour cette institution, en pleine opération d'usurpation d'identité, s'arroge-t-elle le droit d'utiliser les noms, signifiants et signifiés de l'Autre sans son accord ?

*« En tant que personne blanche, j'ai réalisé qu'on m'avait enseigné que le racisme était quelque chose qui désavantage les autres, mais qu'on m'avait appris à ne pas voir l'un de ses aspects corollaires, le privilège blanc, qui me donne un avantage ». Peggy Mc Intosh*

**Qu'est-ce qu'un musée de l'Afrique sans Africains** dans des postes de pouvoirs décisionnels ? C'est comme le « Cercle Africain de Bruxelles », le célèbre « Mémoires du Congo », l'« Association Internationale Africaine » (AIA) de Léopold II ou la « Maison Africaine » dans lesquels l'on s'attend à rencontrer des Africains, nombreux et dans des positions de pouvoir. Il n'en est rien, ces organisations sont blanches. C'est une tradition tacite qui consiste en une usurpation d'identité.

Par ailleurs, le nom du musée « AfricaMuseum » est **très prétentieux** car cette dénomination voudrait dire que de la Tunisie à l'Afrique du Sud et de la Somalie à la Sierra-Leone, toute l'Afrique serait représentée. Ce n'est pourtant pas le cas puisque le musée expose surtout le Congo, le Rwanda et le Burundi. Cette attitude rappelle celle de certains occidentaux qui lorsqu'ils ont voyagé dans 3 ou 4 pays Africains, pensent tout connaître du continent. La superficie de ce continent invite à davantage d'humilité. Dans le registre prétentieux, le choix stratégique de l'anglais pour le titre du musée donne l'impression qu'il s'agit du centre international d'art et de savoir sur l'Afrique (nous connaissons les difficultés linguistiques Belges qui mènent souvent à choisir des appellations en anglais). De plus, quand bien même un « EuropaMuseum » géré par des Congolais existerait au Congo, pour l'AfricaMuseum, cela ne revient-il pas à exercer un privilège blanc qui consiste à s'arroger le droit d'utiliser les noms, signifiants et signifiés de l'Autre sans son accord ?

Que les directeurs du musée depuis 125 ans soient tous des hommes blancs est un privilège ; que les objets classiques Africains ne soient pas accessibles aux peuples anciennement colonisés donne, en corolaire, un privilège pour les blancs qui peuvent y accéder ; que les Afrodescendants de Belgique subissent de la discrimination aux subsides dans le domaine culturel alors que le musée est financé pour fructifier leur héritage volé (nous nous répétons ici), c'est un privilège blanc ; que les entrées financières du musée ne profitent pas aux Africains selon leurs conditions mais à la Belgique est un privilège blanc, etc. Finalement, au-delà d'une usurpation identitaire, le nom de ce musée signale de nombreux privilèges blancs.

#### IV. Le défi de responsabilité vs white innocence

**EN BREF** : le musée de Tervuren peut travailler à visibiliser davantage les responsabilités des personnes et des institutions privées ou publiques ayant profité de la colonisation afin d'**éviter la dilution des responsabilités** et l'idée très rassurante de l'innocence blanche. Après avoir répondu aux questions « qui a fait quoi pendant la colonisation (noms, dates, lieux, séquelles, montants...) ? » On peut plus facilement aborder les aspects éthiques et contemporaines sur la continuité des violences (génocide, guerres de balkanisation, vente d'armes,...).

*« Ne mords pas la main qui te nourrit » proverbe chinois (livre de l'Ancien Han)*

Certaines informations utiles à la compréhension de l'implication des partis politiques Belges et de l'ampleur des profits coloniaux sont soit absents soit présentés de façon discrète et/ou diffuse. En effet, environ la moitié des **familles les plus riches** de Belgique, ont forgé une grande partie de leur capital au Congo. Mais, il y a peu d'informations explicites sur les profits du secteur privé, des banques mais aussi celles des grandes familles Solvay, Emsens, Boël, Janssen, Bekaert, Lippens, Vandemoortele, Van Thillo, Bertrand, Dieryck, van Baaren, de Saxe-Cobourg Gotha (famille royale), etc. Il y a trop peu d'informations visibles sur le fait que 85% de la richesse coloniale des entreprises était détenu par une poignée d'actionnaires (Groupe Empain, Brufina, Cominière, Société Générale). Certains **financeurs du musée** ont actuellement ou ont eu une action forte au Congo via le secteur public tel que la coopération au développement, Enabel, etc. ( qui ont pour ancêtre le ministère des colonies) ou des privés comme Texaf, Umicore, les familles Coene, de Moerloose... Est-ce un tabou de questionner leur action passée et présente en Afrique ? D'autres questionnements restent à soulever : pourquoi des formes vulgarisées des résultats du rapport d'enquête commandité par Léopold II lui-même ou du « rapport Casement » ne sont pas visibles au musée ? Ces documents qui font état de la violence du Congo léopoldien ont toute leur place dans un musée sur la colonisation. Autres questions : qui a piloté ce musée quand cette institution stigmatisait les Africains sans retenue ? Qui étaient tous les hommes blancs directeurs du musée ces dernières 125 années durant lesquelles le racisme stéréotypique sévissait ? Quels étaient leurs formations, leurs métiers (militaire, scientifique, artiste...) et leurs orientations politiques ? Vous l'aurez compris, le défi de responsabilité est donc aussi celui de la traçabilité qui renvoi au besoin d'être clair et explicite sur les noms ; les secteurs d'activités, les entreprises, ainsi que sur l'actualité financière et éthique des anciennes entreprises coloniales (changement de noms, continuité de violence en Afrique, publicités contemporaines racistes ...). D'ailleurs, les noms des plus grands profiteurs coloniaux pourraient figurer de façon plus exhaustive et explicite afin d'**éviter la dilution des responsabilités** et l'idée très rassurante de l'innocence blanche que certains visiteurs convaincus des « bienfaits de la colonisation » sont venus chercher. Après avoir répondu aux questions « qui a fait quoi pendant la colonisation (noms, dates, lieux, séquelles, montants...) ? » On peut plus facilement aborder les aspects éthiques et contemporaines sur la continuité des violences et donc des responsabilités (génocide, guerres de balkanisation, vente d'armes,...).

## V. Le défi de réparation vs white tears

**EN BREF** : le musée de Tervuren peut travailler à proposer et poser des actes de réparation qui en inspireront d'autres. Le défi de la réparation consiste entre-autre à sortir des états d'âmes des blancs (culpabilités postcoloniales, angoisses capitalistes liés au manque, crainte de l'humiliation, appréhension de persécution...) pour s'intéresser aux conséquences du préjudice subi. Cet angle qui s'intéresse structurellement davantage aux Noirs qu'aux blancs permet de base le jugement sur l'injustice et pas sur les descendants du colon (c'est la notion de « centralité blanche ») et de calculer l'ampleur que doit prendre la réparation (justice).

*« L'anti-racisme, instrument politique d'aujourd'hui, comme le fut l'anti-fascisme d'avant-guerre n'est pas un non racisme c'est un racisme inversé, un racisme anti-français, anti-blancs, anti-chrétiens ». Jean-Marie Le Pen<sup>67</sup>.*

Si le musée reconnaît peu à peu ses responsabilités notamment en matière de propagande coloniale, il faut aussi poser des actes à visées réparatrices. Il est par exemple aberrant que des **descendants de colonisés paient l'entrée du musée** pour observer ce qui a été volé à leurs arrières grands-parents ! Dans la mesure où des formules de gratuité existent déjà pour certains publics comme les scolaires, quoi de plus légitime que de faciliter l'accès à une population grandement paupérisée par des stéréotypes propagés par le musée (la discrimination à l'embauche se base sur ces stéréotypes et préjugés ancestraux). C'est donc d'autant plus étonnant de voir se reproduire au sein du musée, une **hiérarchie raciale qui place les Afrodescendants au bas de l'échelle salariale**, dans des postes qui ne requièrent pas de décisions stratégiques comme agent de sécurité, accueillant, guide,... Pour le musée, le défi de réparation ne peut pas se faire par procuration en se cachant derrière les décisions étatiques uniquement, espérant que si l'Etat Belge commence à réparer le tort colonial, cela vaudra aussi pour les institutions fédérales. Au contraire, le musée peut se montrer avant-gardiste en posant et proposant des actes qui inspireront d'autres institutions tels que le BOZAR par exemple (qui a aussi une histoire coloniale). Mais lorsque l'on parle de réparation monétaire et donc de décolonialité et d'antiracisme, en général, ça coince ! Soit l'institution élude cette conversation soit elle se plaint d'être sous-financée (« white tears » ou « pleurs des blancs »), ou pire d'être persécuté par les activistes Noirs qui seraient des « racistes anti-blancs ». Mais un sous-financement avéré n'empêche pas une politique de diversité dans le remplacement des personnes partant en retraite par exemple. Le défi de la réparation consiste entre-autre à sortir des états d'âmes des blancs (culpabilités postcoloniales, angoisses capitalistes liés au manque, crainte de l'humiliation, appréhension de persécution par les Noirs ou de « racisme inversé »,...) pour s'intéresser au préjudice subit (conséquence de l'injustice) ce qui permet de calculer l'ampleur que doit prendre la réparation (justice).

<sup>6</sup> <https://citation-celebre.leparisien.fr/citations/97239>

<sup>7</sup> Homme politique français, ancien président du parti politique Front National (aujourd'hui « Rassemblement National ») généralement classé à l'extrême droite de l'échiquier politique. L'idée du racisme anti-blanc ou inversé a été popularisée par son parti, c'est donc étonnant que des organisations mainstream et parfois étatiques soutiennent ce point de vue <https://www.lefigaro.fr/politique/2012/09/26/01002-20120926ARTFIG00647-le-racisme-anti-blanc-un-concept-herite-du-fn.php>

Cette notion est importante ici car elle est souvent opposée aux personnes luttant contre le racisme surtout si elles ne sont pas blanches. Les démarches analytiques préalables à une demande de justice sont parfois considérées comme du racisme inversé même lorsqu'il n'y a pas de conséquence structurelle et à long terme de ce racisme qui est sûrement imaginaire et destiné à une rhétorique défensive.

## VI. Le défi du public vs white supremacy

**EN BREF** : l'Africamuseum peut s'atteler à une éthique transversale de réhabilitation des opprimés (les Africains, les Femmes, l'Environnement, les Animaux ,...) et aborder les conséquences des préjugés afin de rencontrer une attente du public qui va certainement prendre de l'ampleur dans les années à venir, dans un monde post #BLM et #meet too. Un public de visiteurs qui se demandera pourquoi le musée ne déconstruit pas davantage l'idée de la suprématie blanche.

- *« A leur époque, mes parents étaient venus dans ce musée tout comme ils étaient allés à l'Expo 58. Moi, je n'y serais jamais venue si ce n'est dans une visite décoloniale de Bamko parce que j'ai toujours eu peur des horreurs que je pourrais voir dans ce musée. Alors euh... oui, j'imaginai que ces horreurs seraient des photos de Congolais tué ou battus, tout ça et je m'étais psychologiquement préparée à affronter ça mais en étant accompagnée, avec vous quoi (Bamko). Au final, je suis presque déçue que rien de tout cela n'existe ici (dans le musée) et qu'au final, les choses les plus horribles que j'ai pu voir ce sont des noirs toujours subalternes, la misogynie qui rend invisible les femmes, le manque de discours sur, ben ça quoi, la désorganisation politique de long terme que nous avons laissé là-bas euh... oui, tout ça. Que malgré la rénovation, le blanc est toujours au-dessus et qu'il dit ou montre ce qu'il veut bien dire ou montrer. Au final pour moi, je suis prise au dépourvu par cette horreur-là.*
- *Laquelle ? (la guide)*
- *« Ben, de se dire que oui « tout change sauf le passé » et le passé c'est le blanc qui domine en fait et ça, ça n'a pas tant changé que ça » !*
- *Vous ne reviendrez plus dans ce musée ? (la guide)*
- *« Ah au contraire, j'ai envie d'y revenir, d'en savoir plus et pourquoi pas, aider à l'améliorer. Comme vous l'avez dit tout à l'heure il reste nécessaire rien qu'en tant que témoignage du passé ». Pendant une visite guidée décoloniale de Bamko asbl en 2023. Héléne, début de la trentaine, jeune travailleuse dans le secteur de la recherche universitaire.*

De plus en plus de personnes se disent « woke », c'est-à-dire éveillés à la connaissance des rapports de pouvoir et résolus à déconstruire les silences des dominants. Bien que cette notion (« woke ») soit stigmatisée, les jeunes et moins jeunes persistent à se montrer indignés au sujet de l'écologie, du racisme, du féminisme ou encore du spécisme. Le musée peut s'atteler à une **éthique transversale de réhabilitation des opprimés** : les Africains, les Femmes, l'Environnement ou encore les Animaux ,.. Il ne s'agit pas tant de prendre parti mais de s'astreindre à davantage d'honnêteté et de précisions quant aux mensonges systémiques qui ont été propagés pour faciliter l'exploitation de la colonie. C'est une démarche qui contribue à freiner les idées promues par la propagande néocoloniale. Sachant que la néocolonisation est le prolongement de la white supremacy, ce qu'un public de plus en plus « woke » (conscientisé politiquement) dénonce à coup de hashtags et de manifestations, **être (quasiment) muet sur les conséquences directes de la néocolonie ou du racisme en Belgique<sup>8</sup> pourrait laisser penser que l'Africamuseum est constitutif de cette néo-colonisation**. Que cette institution ne combattrait donc pas suffisamment l'idée de la suprématie blanche. D'ailleurs, la propagande étant autant ce que l'on dit que ce que l'on choisit de taire, ou plus précisément de ne pas critiquer, certaines questions peuvent être posées : cette institution est-elle, peut-être à son corps défendant, l'un des piliers de la propagande néocoloniale et donc de la suprématie blanche ? Justifiant ainsi les craintes qu'éprouvent un certain public à se rendre dans ce musée où ils s'attendent à voir des « horreurs » du passé (violence coloniale) ce qui serait salvateur mais aussi ceux du présent (racisme interne à l'institution pour ne citer que celle-là). Réhabiliter les opprimés de la période coloniale et néocoloniales revient à faire une rupture avec l'un des éléments principaux de la propagande raciste et fondateur de leur oppression : la suprématie blanche.

---

<sup>8</sup> Depuis le milieu de l'année 2023, le musée a créé un espace qui aborde la question du racisme.

## VII. Le défi du Sujet vs white fragility

**EN BREF** : l'Africamuseum peut s'évertuer à définir son identité avec plus de clarté. S'agit-il d'un musée décolonial ? Le musée de Tervuren est-il une institution de blancs ? Le cas échéant, comment le musée gère-t-il l'une des conséquences du fait d'être blanc et non décolonisé : la fragilité blanche ?

### *Qui es-tu AfricaMuseum ? Un musée colonial ou décolonial ?*

Si un **musée colonial** est créé par des colons pour promouvoir la domination blanche et justifier le racisme ; un **musée décolonial** est quant à lui créé ou géré par des Alliés et/ou des descendants de victimes de la colonisation qui, en plus de vulgariser l'histoire coloniale, ont pour but commun de dévoiler les stratégies du racisme, les enjeux politiques, les intérêts économiques d'hier et d'aujourd'hui ainsi que les conséquences du racisme. Bref, « the big picture ». Alors qu'un musée colonial a besoin du racisme pour exister, le musée décolonial a au moins besoin de (1) l'antiracisme pour éduquer et réparer les préjudices. Il a aussi besoin que les visiteurs aient une bonne compréhension de (2) l'histoire et de (3) la violence coloniale. Alors lorsque l'Africamuseum s'empresse de parler de pleins d'autres choses sauf de ce qui devrait préoccuper un musée décolonial, il nous apparaît qu'il s'agit surtout de masquer son identité d'une part (musée qui peine à se décoloniser) et d'une **fuite des responsabilités institutionnelles et historiques** d'autre part. Cette fuite en avant, qui s'accélère depuis la rénovation du musée dévoile une difficulté récurrente pour certaines personnes blanches : le mal-aise à parler du (de son) racisme et de prendre ses responsabilités par rapport à cela, autrement dit la « white fragility » (fragilité blanche). En effet, il ne suffit pas d'affirmer que le musée a propagé le racisme, il faut pouvoir expliciter comment cela s'est déroulé exactement et ce que le musée fait aujourd'hui pour réparer les préjudices. Prendre la fuite, c'est selon moi une « white fragility » (fragilité blanche) qui illustre à quel point **le musée est un acteur institutionnel ou un « Sujet » blanc**. Nous avons déjà évoqué les problèmes de discrimination raciale interne, ici, il s'agit de comprendre que si les blancs sont extrêmement choqués et peinés lorsqu'on leur fait remarquer leur racisme, il en est de même pour une institution. Et si cet acteur a du pouvoir, il peut même réagir de façon disproportionnée face au constat de racisme en punissant très sévèrement le porteur de cette analyse raciale. C'est un réflexe courant, très documenté et qui fait partie du concept de la fragilité blanche. Pour en sortir, il faut certainement parvenir à répondre honnêtement aux questions « Qui es-tu Africamuseum ? » ; « si tu es blanc, comment se manifeste ton racisme ? » « Es-tu un acteur raciste ? » « Par quel miracle une institution créée par des colons ne serait pas raciste ? » ; « de quel bord politique es-tu ? » « Comment se matérialise ta neutralité politique ? » « Comment te prémunis-tu de l'influence des partis politiques qui utilisent les stéréotypes et préjugés que tu as propagés comme moteur de rejet ? » « De quoi es-tu le symbole ? » « Quel est le niveau de racisme de tes employés ? » « Réponds-tu à ces questions par un laconique 'on est apolitique et non raciste' ? » Si oui, la fragilité blanche est sûrement déjà à l'œuvre afin d'éviter de se confronter à une réalité historique le racisme fait partie de l'identité du musée et ne peut pas avoir disparu avec la mise en place de quelques projets sur le racisme, de partenariats avec des associations d'afrodescendants ou artistes en résidence, en embauchant quelques Noirs ou en finançant des projets en Afrique. Extirper le racisme centenaire qui constitue, malgré lui, l'identité de l'AfricaMuséem nécessite une stratégie collectivement réfléchie et qui vise à se déployer sur le long terme ; bien au-delà des mandats des directeurs. Ainsi qu'une volonté sans cesse renouvelée d'affronter son propre racisme institutionnel et donc le syndrome de la « fragilité blanche » afin de relever le « défi du sujet ».

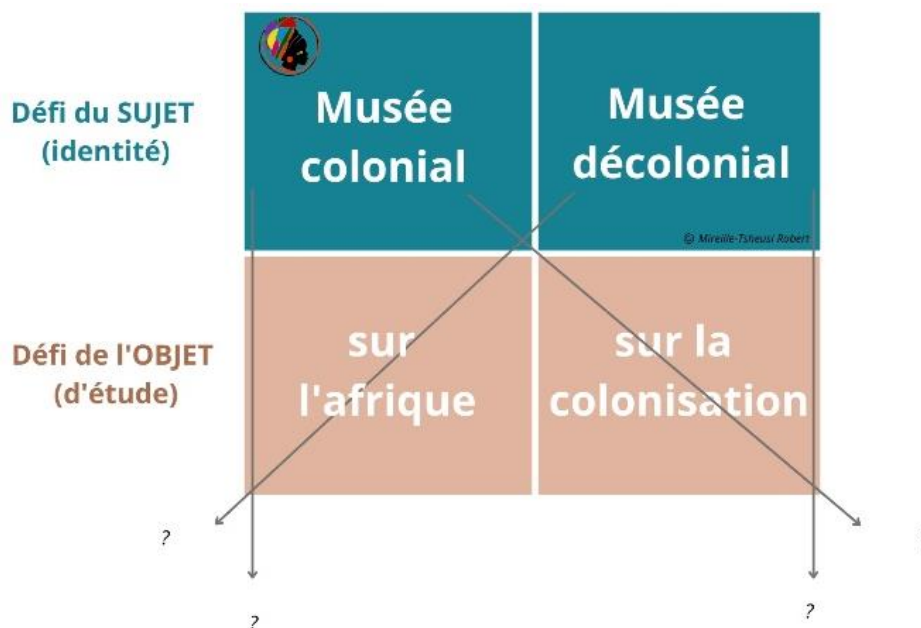


## VIII. Le défi de l'objet vs whitesplaining

**EN BREF** : l'Africamuseum peut préciser son objet d'étude, s'agit-il d'un musée sur la colonisation ou sur l'Afrique ? Pourquoi devrait-il privilégier une voie plutôt que l'autre ? Peut-elle se positionner en musée hybride ?

*« Nous n'avons en aucune manière le monopole de la pensée. Il existe, un peu partout en Occident, un racisme de l'intellect dont nous devons nous méfier. »* Jean Claude Carrière

Dans le précédent défi sur le « Sujet », nous nous demandions si le musée a une identité coloniale ou décoloniale. Mais en plus du Sujet (l'institution), il y a aussi l'objet d'étude, autrement dit de quoi choisit-on de parler dans ce musée. En visitant le musée, on peut se demander s'il s'agit d'un **musée sur la colonisation**, c'est-à-dire qui vise à décrire l'histoire et la violence coloniale ou si c'est un **musée sur l'Afrique** qui veut raconter l'Afrique d'hier et d'aujourd'hui ? J'ai l'impression que les deux coexistent, dès lors, n'y a-t-il pas trop de musée dans ce musée ? Trop d'objet d'étude ? La vigilance décoloniale consisterait à s'abstenir d'indiquer ce qui est important de montrer au sujet de l'Afrique dans un musée où les murs sont coloniaux et où le pouvoir décisionnel appartient aux blancs. **Qui décide de ce que l'on montre de l'Afrique ?** Si c'est une institution blanche qui en décide et finance la scénographie, c'est du whitesplaining, littéralement « le blanc qui explique », « le blanc qui dit ce qu'il faut faire ». Et, comme je l'ai dit, dans la mesure où les sciences occidentales ont contribué à créer le racisme envers les Noirs, l'accaparement du discours pour définir l'Afrique est d'autant plus illégitime.



## IX. Le défi de la diaspora vs white tokenizer

**EN BREF** : l'Africamuseum peut s'abstenir de trier les Africains dans le but de ne pas être contredit...ou d'ouvrir des postes destinés à des « tokens ».

*« On ne peut pas faire semblant d'être courageux. » Napoléon Bonaparte.*

En matière d'analyse antiraciste, il n'est pas rare de faire des comparaisons avec les périodes esclavagistes pour montrer les risques de répétitions de configurations préjudiciables pour les Noirs. Ici, j'aimerais parler du pouvoir qu'a le musée de choisir avec quel Afrodescendant/Africain il veut travailler. Certes, c'est une liberté institutionnelle, néanmoins, je constate que certaines balises et précautions devraient être prises à chaque fois qu'un blanc doit choisir un Noir. Sur les marchés aux esclaves, les maîtres vérifiaient la dentition et la santé physique globale de l'esclave avant de l'acheter, mais il y a une seconde information qui les intéressaient beaucoup : la conscience de soi, de sa valeur humaine ainsi que le courage de défendre sa dignité. Cette conscience pouvait agir comme un repoussoir ou faire baisser les prix de façon drastique et d'emblée, destiner l'esclave à un traitement plus sévère. Feindre d'être soumis pouvait être une stratégie de préservation face aux perspectives d'un combat contre l'esclavagiste et sa toute puissance. Aujourd'hui, **il ne s'agit plus d'avoir des esclaves soumis mais des tokens Afrodescendants gérables**. Une « gérabilité » qui sera d'ailleurs facilitée par un important turn-over d'individus – souvent esseulés - qui n'auront que très peu de temps pour comprendre dans quel jeu ils sont pris et ne pourront dès lors pas organiser une contestation. De façon concomitante au rapprochement avec les Congolais, les Rwandais et les Burundais du continent Africain, le « défi de la diaspora » consiste pour une institution Belge et le musée en particulier à **être proche de la diaspora et à faire de celle-ci à la fois une co-décideuse qui a les moyens de le challenger mais aussi l'un des baromètres de son intégrité**, de son éthique. S'il parvient à relever ce défi, le musée pourra éviter les logiques de tokenisation des Afrodescendants ou de black activist bashing.

## X. Le défi de visibilité

Voilà, j'ai parcouru les 9 défis présentés lors de la visite guidée. A la fin de l'activité, j'ai demandé aux participant.es de nous envoyer par mail un défi qu'ils souhaitent partager. L'un des défis qui revient dans quasiment toutes les contributions – et qui complète parfaitement le défi n°4 – c'est celui de la visibilité des afrodescendants, des colonisés en particulier. Je laisse J.N, l'une des personnes qui a contribué, l'exprimer avec ses propres mots. « L'**invisibilisation** quasi totale des victimes de la colonisation, l'absence de l'individu africain(e) en tant que "être", la négation totale de son "Dasein" ([Dasein — Wikipédia \(wikipedia.org\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Dasein)), de son être-là. Comme si les millions de morts victimes de la colonisation et du génocide étaient des "entités" théoriques, intangibles et immatérielles ne faisant pas partie du monde réel, juste des chiffres (ce qui à mon avis est un reliquat inconscient (?) de la "théorie" raciste de la sous-humanité de l'homme-femme africain-e qui participe encore maintenant à la négation de son humanité (dans le sens appartenant à la "race" humaine). La reconnaissance de l'individu dans le crime de masse est une nécessité absolue. La preuve en est c'est qu'elle est centrale, par exemple dans le mémorial aux juifs assassinés d'Europe (mémorial de l'holocauste) à Berlin (...) où se trouve les noms des victimes de la Shoah recensées par le musée du Souvenir ». J.N

Cette analyse est évolutive, la réflexion continue !